

JEAN PAULHAN

BRAQUE
LE PATRON

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952, renouvelé en 1980.*

Extrait de la publication

I

*Le homard
et les citrons*

*J'avais demandé à mon docteur :
« Avez-vous vu la toile de Braque, rue
La Boétie? Une table avec des fruits,
une nappe. — Non », a-t-il dit. Puis
frappé d'une idée : « Ah! le homard. »
Après un instant, j'ai dû me rappeler
un homard, en effet. Et même un ho-
mard détaillé, indiscutable, les pattes
aussi séparées qu'une scolopendre mais
un peu grasses, genre quenelles. Le*

BRAQUE LE PATRON

docteur a dit là-dessus que ce n'était pas son goût, ni son genre d'admiration, qu'il n'y avait rien à faire à cela, qu'il aimait mieux un petit paysage de Duplat qu'il avait vu en passant à la Galerie Vavin, avant-hier. Et je lui ai répondu que c'est là qu'il fallait se méfier. Que le tableau qu'on admire du premier coup a des chances d'être un tableau astucieux, qui déçoit assez vite. Qui manque de ressources. Dont on s'aperçoit (avec dégoût) qu'il était précisément fait pour plaire. Car les peintres ne sont pas si innocents; ni (quoi qu'ils en disent) si bêtes : or, il n'est pas plus difficile de se faire admirer du premier venu que de le convaincre. Il y suffit de quelques recettes, et l'admiration va au plus

LE HOMARD ET LES CITRONS

court. Elle ne demande qu'à s'employer.

Il se trouve que je suis renseigné là-dessus. J'ai l'admiration facile, la malice n'est pas mon fort. Je crains d'avoir eu jadis de l'estime pour Moreau (Chocarne) : j'étais très jeune. J'ai sûrement admiré l'autre Morot (celui des cuirassiers). Il y a eu un temps, pas si loin, où le dernier des Moreau (Gustave) me jetait dans l'enchantement. Comme je me suis toujours laissé convaincre. Par Jean Grave et par Charles Maurras. Par le docteur Freud, par tous les économistes. C'est même une chance, à tout prendre, que cette naïveté. Assez vite, il m'a fallu dépasser l'admiration ou l'évidence, chercher un peu plus loin.

BRAQUE LE PATRON

Je ne dis pas que j'aie trouvé. « Mais si ce n'est pas de l'admiration, m'a dit le docteur, alors quoi? » J'ai répondu (mais je devenais vague) que c'était une certaine place (un peu encombrante) que prenait pour moi le tableau; une certaine présence (et plutôt gênante). « La présence du peintre? » Non. Pas du tout. Mais comme je me faisais plus vague encore, j'ai pris le parti de revenir, comme on dit, aux faits.

Je passais donc rue La Boétie quand la toile, qui était de l'autre côté de la rue, du côté des numéros pairs, m'a — je ne saurais dire plus exactement — crié après. Bien. J'ai traversé la seule rue de Paris qui soit encombrée. Vue de près, la toile avait

LE HOMARD ET LES CITRONS

changé. Plus criarde du tout. Plutôt muette, épaisse. Sans rien de coulant ni de fluide (malgré la nappe violente, et ces coups de brun amadou qui partent dans le silence). Je n'aurais pas songé à dire qu'elle était belle. Je n'aurais absolument pas pu dire qu'elle était gentille. Ni l'appeler « petit tableau » (bien qu'elle fût petite). Ce homard, ces citrons étaient presque trop ressemblants : comme si on les avait vus de tous les côtés à la fois. Pourtant ils gardaient je ne sais quoi d'opaque — comme une phrase absurde. D'obscur, mais de complet — comme un proverbe. Je n'aurais rien voulu leur ajouter.

Dans la suite je devais me les rappeler parfois, à propos de tableaux

BRAQUE LE PATRON

plus aimables. Je m'apercevais soudain que telle carafe, tel verre de vin ou dessus de table, s'ils m'étaient clairs (et même plaisants), ce devait être par allusion aux toiles de Braque (qui sont difficiles).

Ce qui semblait malgré tout donner raison au docteur, c'est qu'il se fût d'abord rappelé le homard, et moi pas. Pourtant, là aussi, j'aurais pu me défendre. J'y reviendrai.

II

*Plus ressemblant
que nature*

Je ne crois guère aux fantômes, ni aux spectres. Mais je vois bien que j'ai tort. Parce qu'au fond nous y croyons tous, et qu'il serait plus loyal de l'avouer. Jamais un homme normal ne s'est tout à fait reconnu dans ses portraits. Le jour où l'on nous fait voir notre profil dans un jeu de miroirs, entendre notre voix dans un disque, lire nos vieilles lettres d'amour,

BRAQUE LE PATRON

est un mauvais jour pour nous : et sur le moment nous avons plutôt envie de hurler. Tant il est évident que nous sommes n'importe quoi, mais pas ça. Les photos exactes, les portraits fidèles, peuvent être puissants, subtils, beaux ou laids. Ils ont un trait qui passe de loin ceux-là : c'est qu'ils ne sont pas ressemblants. Montaigne était à peu près le contraire du rat sadique que nous montrent les images. Léonard de Vinci n'avait pas vraiment l'air d'un chrysanthème, ni Gæthe d'un melon. Il faut avertir dès maintenant nos petits-fils que nous n'avons rien de commun avec les tristes images qu'ils garderont de nous.

Mais il est plus difficile de savoir ce que nous sommes, et l'idée phy-

JEAN PAULHAN

Braque le patron

Les Primitifs avaient une certaine conception de la beauté. Les Classiques, une autre. Pour Jean Paulhan, il existe « une Beauté moderne, près de laquelle pâlit la Beauté des Primitifs et celle des Classiques ».

Si Georges Braque est « le Patron » de la peinture moderne, ce n'est pas qu'il soit plus ou moins puissant, inventif, subtil que Picasso ou Rouault, mais c'est parce qu'il donne de cette peinture « l'idée la plus aiguë à la fois et la plus nourricière ».

nrf



9 782070 249473



52-X A 24947

ISBN 2-07-024947-6

Extrait de la publication